



LE JOURNAL DES EXPOSITIONS

Musée dauphinois

Les sens d'une mémoire



FRANÇAIS D'ISÈRE ET D'ALGÉRIE

La mémoire se construit et se redécouvre à travers les sens. Ils sont donc sollicités tout au long du parcours de l'exposition, afin de retracer celui des Isérois et plus largement des Français de part et d'autre de la Méditerranée.

Sous influence

Ce qu'est le territoire d'Algérie avant la colonisation française ne peut être évoqué qu'à travers les vagues de populations qui s'y sont succédées. Huit au total, qui ont toutes laissés des traces plus ou moins fortes sur une terre inscrite au cœur de l'histoire méditerranéenne. Les sept pictogrammes présentés à l'entrée de l'exposition sont emblématiques de ces empreintes : si les peintures rupestres sont des témoignages de la culture de ceux qui l'ont peuplé pendant le Néolithique, une fibule rappelle que leurs descendants, les Berbères (appelés Numides par les

Romains) y mènent une vie sédentaire dès la période du X^{ème} au III^{ème} siècle av. J.-C. A la fin du II^{ème} s. av. J.-C., l'Algérie devient une province romaine, réserve de richesses et de ressources pour l'Empire. Ses cités prospères voient par la suite s'implanter les populations juive et chrétienne, représentées ici par l'étoile de David et la croix. Plus tard, l'arrivée des Arabes modifiera considérablement la population de l'Algérie, étendant à tout le territoire la pratique de la religion musulmane. Enfin, l'Empire Ottoman absorbera une large bande côtière de cet espace. L' "Algérie" de 1830 (qui ne prendra son nom qu'en 1839 à l'initiative des Français), est donc une terre "sous influence" et le vent qui transporte des odeurs de cyprès et de myrte, amène jusqu'en France une image sublimée par les Romantiques, à travers le courant orientaliste. **Sulte p. 2**

2 hommes sur les traces de 2 hommes

TRANSHUMANCE - ÉTÉ 1951

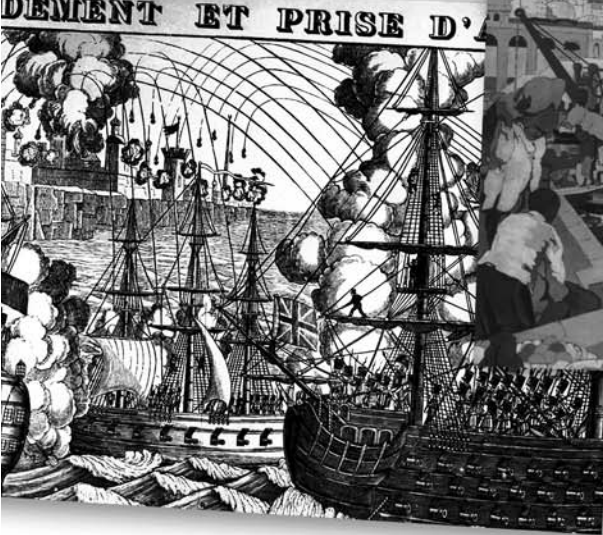
"A l'origine de cette exposition, il y a..."
On aimerait pouvoir le formuler ainsi. Mais en réalité, l'exposition "Transhumance" est la somme de plusieurs expériences, de

plusieurs rencontres et de plusieurs hommes qui emboîtent le pas d'autres hommes. Quand la reconstitution d'une aventure tourne à l'aventure...
Sulte p. 7

EditoMai 2003

Vous qui venez au Musée dauphinois...

... ce journal est pour vous ! A raison de deux fois par an, vous disposerez désormais d'informations détaillées sur l'exposition qui fait événement au moment de la parution. S'y ajouteront quelques articles sur les autres présentations en cours ou en projet. Un lien de plus en quelque sorte, entre vous et l'équipe du Musée dauphinois afin que ce musée réponde mieux à vos attentes et soit encore un peu plus le vôtre... **Sulte p. 2**



L'événement, en mai 2003, c'est l'exposition, l'abattis de l'isère et d'Algérie, et l'abandonnée qu'elle marque, en cette année de l'Algérie en France, d'un accord noué dès 2000 avec plusieurs associations iséroises de rapatriés. La présentation qui en résulte, participe de l'exploration de la mémoire des populations iséroises d'origines diverses, entamée en 1988 avec les Coratins, et renouvelée depuis en 1993, avec les Grecs de Grenoble, en 1997, avec les Arméniens de l'Isère, et en 1999, avec les Maghrébins.

**PRÈS DE
1500 FAMILLES
DU DAUPHINÉ
IRONT
S'INSTALLER
EN ALGÉRIE,
RÉPONDANT
AUX BESOINS DE
MAIN D'ŒUVRE
QU'EXIGENT
LA MISE EN
VALEUR
AGRICOLE
ET LES GRANDS
TRAVAUX DE
CONSTRUCTION.**

Sous Charles X et Napoléon III

Marquée par toutes ces empreintes, l'Algérie de 1830 s'inscrit dans un contexte particulier. Des dettes que la France tarde à acquitter, une opportunité pour Charles X de restaurer l'aura du royaume français, un élément déclencheur en forme d'éventail qui vient gifler le Consul Pierre Deval, et le premier débarquement français a lieu le 14 juin dans la baie de Sidi-Ferruch. Il se soldera par l'acte de reddition d'Alger le 5 juillet et ouvrira la porte à une longue guerre de conquête qui se poursuivra jusqu'en 1857 dans les massifs les plus reculés. Au fur et à mesure des conquêtes, de nombreuses migrations françaises ont lieu, principalement entre 1848 et 1851, puis à partir de 1873, sous la troisième République. En tout, en ce qui concerne le Dauphiné, près de 1500 familles iront s'y installer, répondant aux besoins de main d'œuvre qu'exigent la mise en valeur agricole et les grands travaux de construction "engagés par le Génie militaire et l'Administration civile". Des réseaux routiers et ferroviaires voient le jour; on défriche, on assèche des marais et la création de nombreux villages modifie considérablement le territoire. La culture du blé, des fruits, du coton assure les revenus de la petite paysannerie de France. Les corbeilles de fruits nichées dans le fond de ce deuxième espace d'exposition sont le reflet d'une volonté présentée comme "civilisatrice", chapeauté par une forte présence militaire et administrative. La politique de grands travaux s'accroîtra encore sous le règne de Napoléon III, qui opposera à la politique du "cantonement" pratiquée auparavant par le Maréchal Randon, la volonté de créer un "royaume arabe" dans lequel les musulmans seraient traités



Le maréchal Randon

"en compatriotes". Mais cette tentative échouera et la population musulmane continuera de s'appauvrir.

Sous les canisses

Le franchissement d'un rideau de perles amène au troisième espace. Au cœur de la vie française en Algérie, de la vie "à la française" en Algérie. Elle sent le café, la fleur d'oranger et l'anisette. Les géraniums dégringolent des fenêtres et les discussions s'animent à la terrasse des cafés. Dans le petit cinéma reconstitué, Jean Mineur fait déjà tourner sa pioche jusqu'au milieu de la cible. Ici, "travailler dur, ça ne fait rien". Parce qu'il y a la plage, les motos-clubs et une école dans laquelle les maîtres, "sacrés", se chargent de transmettre ce goût du travail, véhiculant à travers les livres "une image extraordinaire" de la France à tous les enfants. A Alger, Constantine, Oran, ils jouent dans les rues. Nés ici, ils ont les jeux et les sourires de n'importe quel enfant qui se sent chez lui. Et comment l'enfance, qui vit au présent, aurait pu imaginer qu'il n'en avait pas toujours été ainsi et qu'il "n'en serait pas toujours ainsi"? Pourtant, les cerfs-volants traversent l'air d'un temps qui voit émerger les premiers mouvements indépendantistes: L'ENA, tout d'abord, créé en 1926 à Paris et qui deviendra le Parti du peuple Algérien en 1937 à Alger, mais aussi la Fédération des Oulémas, les Jeunes Algériens et en 1936, le Parti communiste algérien, composé en grande majorité d'Européens d'Algérie. Les contestations de plus en plus vives et de plus en plus répandues finiront par faire éclater un conflit devenu inévitable.

Sous pression

La vie heureuse et l'odeur de café s'engouffrent finalement dans un espace réduit et sobre qui retranscrit ce que furent "les événements d'Algérie".

Le traumatisme fut tel pour ceux qui, arrachés à leur terre natale, ont longtemps conservé la sensation d'être seuls et abandonnés dans leur peine, que le premier réflexe fut d'oublier, voire même de tirer un trait sur un passé que chaque rappel rendait plus douloureux. Ce n'est que plus tard, quand la vie a repris son cours et que s'est annoncée la nécessité de transmettre, qu'un travail de mémoire fut peu à peu mis en œuvre. Face aux souvenirs qui s'expriment, à l'écoute qu'ils suscitent et à la mémoire collective qui se construit peu à peu, les historiens sont à leur tour passés à l'action. C'est à cette étape qu'en sont aujourd'hui les Pieds-Noirs, alors que les mémoires et l'Histoire tentent, avant de se succéder, de se rejoindre, ne sans frictions.

Ceux de l'Isère, à peine plus de quarante ans plus tard, ont en effet consenti puis souhaité que le Musée dauphinois retrace leur histoire. Deux années de contacts, de collectes de témoignages, de recueil de photographies, de recherches en archives, de mise en confiance et de rapports chaleureux dont nous sommes très reconnaissants, ont ainsi permis de rassembler la substance de l'exposition. Grâce aux concours très actifs d'associations telles La Maison du Rapatrié de l'Isère ou de Coup de Soleil, d'universitaires - historiens ou politologues - mais aussi de scénographes et de techniciens du Musée dauphinois, vous, visiteurs, avez désormais la possibilité de revivre par vous-même l'expérience de la colonisation puis de la décolonisation de l'Algérie. Des faits, des musiques, des paroles, des senteurs, des images mais aucun jugement dans ce parcours mémoriel. C'est ainsi que nous le souhaitons au Musée dauphinois, pour que le croisement de votre propre mémoire avec celle des Pieds-Noirs vous procure profit, plaisir et envie d'en savoir plus de nos relations avec l'Algérie, dans l'histoire et au présent.

Jean-Claude Duclos Directeur



Blanc, oppressant, le couloir présente une vingtaine de photos en noir et blanc. On y reconnaît François Mitterrand, alors ministre de l'Intérieur, qui en 54, face aux premières insurrections menées par le FLN, opte pour une lutte armée contre la "rébellion". L'armée française a alors bien du mal à faire taire les revendications, malgré la création des troupes supplétives, comme en témoigne une page de "France Dimanche" annonçant la mort d'une vingtaine de jeunes militaires français en mai 1956. Le mot "vengeance" sera au cœur de l'escalade de ce conflit. Face à des vagues d'attentats qui s'intensifient et un grand nombre de musulmans ralliés à la cause du FLN, le Général de Gaulle se rend en Algérie. Sur la photographie du 4 juin 1958, on aperçoit ses bras levés. Le fond sonore laisse entendre les bribes de son discours dont un "je vous ai compris" qui sera la source de bien des incompréhensions... L'échec du plan Constantine et le refus par le GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne) de la "paix des braves" aboutit à des pressions exercées par l'OAS (organisation armée secrète) et le FLN (Front de libération nationale) que la proclamation de l'indépendance, le 3 juillet 1962, ne fera pas cesser immédiatement. Le conflit se solde par des pertes lourdes.

Mais une autre perte, tout aussi lourde, incommensurable celle-là, réside dans ce passé que les rapatriés laissent derrière eux, se sentant trahis par le gouvernement français, contraints de rejoindre "la métropole".

Sous le vent

Des flots humains embarquent donc sur des navires amers. Le traumatisme a lieu ici, la fuite des Pieds-Noirs prenant l'allure d'un exil plus que celle d'un "rapatriement". On emporte quelques valises, du mobilier léger, des photos ;

on abandonne le reste. Le port et l'aéroport de Marseille voient arriver réfugiés et rapatriés depuis les années 50, le plus souvent durant la période estivale. Mais en 1962, ils sont 600 000 : nombreux, trop nombreux pour que l'accueil puisse se faire dans de bonnes conditions. La cité phocéenne, qui cristallise une première impression de la France, est également perçue comme l'endroit du rejet. Et si beaucoup conservent vestes et foulards, c'est sans doute parce que l'accueil est trop froid... Les liens avec les lieux dont leurs ascendants étaient originaires, bien souvent très distendus, ne les incitent pourtant pas à retourner vers eux et beaucoup souhaiteraient s'installer ici ou à proximité de la Méditerranée. Mais devant l'afflux et la difficulté d'intégration de l'ensemble de la population, ils sont réorientés vers d'autres régions. C'est ainsi que l'Isère accueille 35 000 personnes en tout. En 62, lors d'un hiver particulièrement froid, ils s'installent dans l'inconnu isérois et malgré des repères un peu plus bousculés encore par ce climat si différent, le dynamisme économique du département leur permet souvent une intégration facilitée par rapport à d'autres régions. Certains parlent même d'un "accueil formidable", malgré la précarité de leurs logements.

Sous les mots

"Débarqué" de ce cinquième espace d'exposition, on se retrouve dans le dernier, qui sent fortement la mer. Le flux et le reflux de la Méditerranée, projetée sur grand écran, rappelle que l'histoire de ces hommes et de ces femmes s'est forgée de part et d'autre de celle-ci. "On est beaucoup de l'autre côté", entendra-t-on dans l'un des six témoignages audiovisuels. Recueillis à Grenoble, dans le Nord-Isère, dans le Vercors, ils expriment le paradoxe

maritime, les eaux de souffrance et de souvenir heureux à la fois. Tension qui ne se formule pas mais qui s'entend dans les points de suspension : "Quand je plonge dans la mer, imaginez ce que je ressens..." "Ni rancœur, ni méfiance" disent certains, "mais un mal de l'Algérie qui nous poursuit". Jusque dans les rêves bien souvent, qui autorisent la remontée de tous les désirs. "J'aimerais être transplanté de chez moi, à l'instant même, non seulement avec les gens qui y sont mais avec tous ceux qui ont disparu." Et lorsque le rêve accorde la place nécessaire à la réalité, on se retrouve face à un droit de mémoire : "Si l'on ne peut pas sauver la mémoire de cette Algérie idéale et tolérante de nos vingt ans, il faut au moins sauver la mémoire de cette Algérie qu'on a rêvée, qu'on rêve toujours." ■



La gifle au Consul Pierre Deval

L'ISÈRE
ACCUEILLE
35 000
RAPATRIÉS...
"NI RANCŒUR,
NI MÉFIANCE
MAIS UN MAL
DE L'ALGÉRIE
QUI NOUS
POURSUIT"

AUTOUR DE L'EXPO

UNE PUBLICATION,
Français d'Isère
et d'Algérie
Editions du Musée
dauphinois.

UN CD
Sonographie
composée par
Philippe-Marcel Iung
pour l'exposition.
Editions du Musée
dauphinois

**UN CYCLE DE
CONFÉRENCES,**
d'octobre 2003
à avril 2004.

**UN PROGRAMME
DE RENCONTRES :**
soirées contées,
lectures de
correspondances,
projection
de films
documentaires,
visites guidées.

Programme
complet des
manifestations
disponible
à l'accueil
du Musée
dauphinois.



Valises porteuses d'histoires

LA MÉMOIRE D'UNE TRAVERSÉE

Certains bagages, même vides, restent chargés de souvenirs. C'est le cas de ceux que Christine Barge a trouvés un jour sur le trottoir d'une rue de la Plaine-fleurie à Meylan.

Trois valises attendaient. Sans doute un dernier aller simple jusqu'au vide-ordure ; ou un regard bienveillant qui les rencontreraient. Ce fut celui de Christine Barge. "J'ai tout de suite été attirée par ces valises. Elles m'ont happée en quelque sorte. Elles semblaient raconter une histoire et j'ai pensé les récupérer dans un premier temps pour un décor de théâtre..." Usées, salies, déformées, l'une d'elles contenait un journal des Oraniens. L'autre portait encore une vieille étiquette avec une adresse très lisible. "Soler Pierre, chez Mr Guillem Auguste, 20 Quai de France, Grenoble (Isère)". "J'ai pensé qu'elles pouvaient avoir appartenu à une famille pied-noir. J'ai voulu vérifier et en savoir un peu plus. J'ai donc cherché dans tout l'annuaire..." En quelques coups de téléphone, Christine retrouve rapidement Marie-Paule Serano. "Ces valises appartiennent probablement à ma famille. Mes enfants ont dû les jeter. J'aimerais beaucoup les voir...". Rendez-vous fut donc pris quelques temps plus tard. Dans le cloître du Musée, sous un beau soleil printanier, Marie-Paule Serano est venue revoir ces fameuses valises et parler de son histoire. De Saint-Cloud tout d'abord. "Mon village était à 15 km de la mer et à 23 km d'Oran. La vie y était tranquille. Les tensions ne se sont soulevées qu'au moment

des événements. Il y a eu deux attentats dans le village et mes parents ont compris que nous étions menacés. Alors, après quinze jours de tentatives quotidiennes, nous avons embarqués."

Un trajet qui, dit-elle, ne lui a pas laissé "un souvenir traumatique". "Nous avions emportés très peu de choses. Des vêtements, quelques photos, une poupée je crois, des objets roulés dans des matelas. Mes parents pensaient qu'ils reviendraient. Ils avaient emporté les clés..." Et la traversée fut presque gaie. "J'avais dix-sept ans. C'était un peu l'aventure. Pendant trois jours, ce n'était pas une croisière mais ce n'était pas triste non plus. Pas pour moi en tous cas. Mais d'autres faisaient des cauchemars et se réveillaient affolés". La suite fut sans doute moins pénible pour eux que pour d'autres, une partie de la famille étant déjà implantée sur Grenoble. Son oncle, militaire, aide son père à trouver rapidement du travail. Alors malgré un premier mois passé avec trois familles dans trois pièces, Marie-Paule dit avoir été "privéliegée".

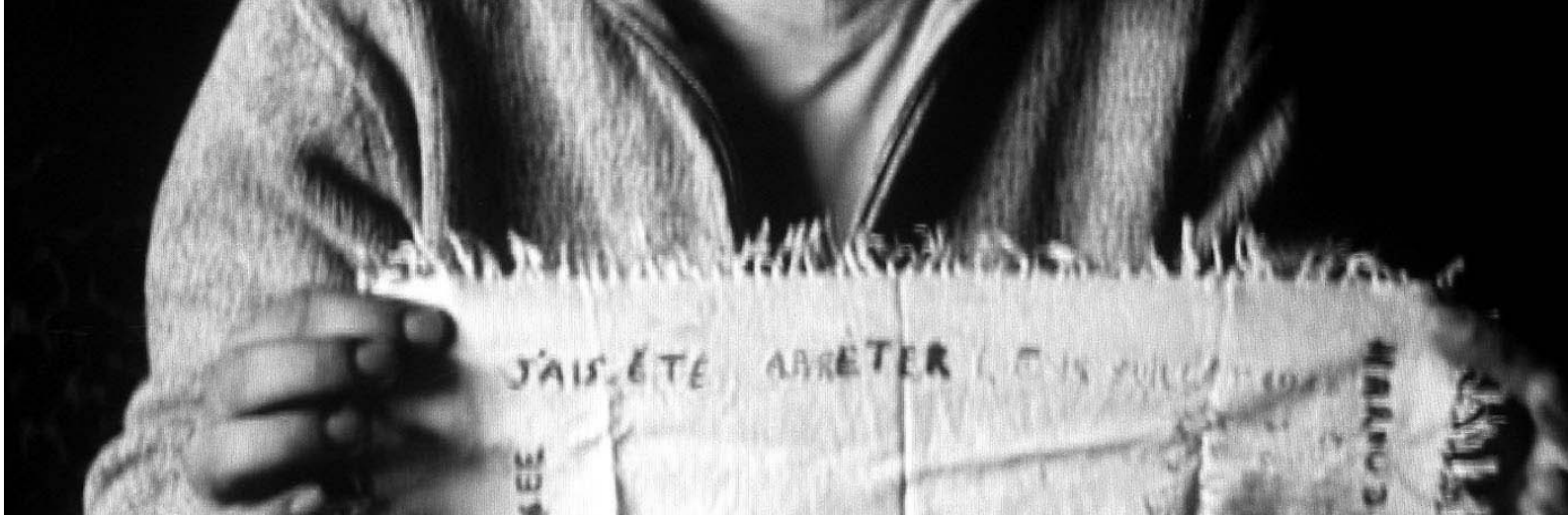
Le moment était venu de lui présenter les valises, qu'elle identifia facilement. "Je reconnais mon écriture. Mes parents ne savaient pas écrire alors c'est moi qui m'en était chargée. Celle-là, c'est celle de ma sœur, qui avait embarquée avant nous à bord du "Mermoz" parce qu'elle était enceinte. Et celle-là, c'est bien la nôtre..." Après ce petit temps de retrouvailles, en échange, Marie-Paule apportait elle aussi quelques documents. Une photo prise par sa sœur à bord du "Mermoz", des cartes et un drôle de petit lexique : "Le Parler pied-noir. Mots

et expressions de là-bas" établi par Léon Mazzella. "C'est un lexique pataouète ! Ce mélange d'arabe, de français et d'espagnol que nous employions beaucoup à Oran". A la lettre "B", figuraient "Binagate" (bille d'Agate), "Bezef" (beaucoup), ou encore "Bras cassé ... : "Paresseux. Un gandoul. Cuila qui fait rien ni de ses mains ni de ses bras ni de la journée."

Parmi les documents, il y avait également un plan de Saint-Cloud. Avec ses rues étonnamment alignées, portant des noms espagnols pour la plupart. En haut à droite, un titre évocateur : "Saint-Cloud. Village créé le 8 octobre 1848. Population en 1962 : 4860 habitants". Ce plan a été reconstitué grâce à la participation des Saint-Cloudiens. "Nous avons fondé une association en 83. Chaque année, nous sommes nombreux à nous retrouver. Au départ, nous allions à Notre-Dame de Santa Cruz avec toute l'Oranie. Puis nous avons décidé une réunion annuelle réservée seulement aux gens du village. Chaque année pour l'ascension, nous nous retrouvons donc à Courbessac. Je ne raterais ça pour rien au monde ! Mais nous sommes sans doute la dernière génération. Les enfants ne viennent plus."

L'envie de retourner en Algérie ? "Longtemps, je n'en ai pas éprouvé le besoin. La nostalgie est venue plus tard. Alors je suis allée en Tunisie en mars dernier, à vingt kilomètres de la frontière et pour moi, c'était extraordinaire. Mais retourner vraiment à Saint-Cloud, pour le moment, ça ne fait pas partie des projets... J'ai peur de ce que je vais y retrouver. J'irai peut-être plus tard..." ■

« CELLE-LÀ,
C'EST CELLE
DE MA SŒUR,
QUI AVAIT
EMBARQUÉE
AVANT NOUS
À BORD DU
" MERMOSZ "
PARCE
QU'ELLE
ÉTAIT
ENCEINTE. ET
CELLE-LÀ,
C'EST BIEN
LA NÔTRE... »



Au fil d'une mémoire dénouée

SOUVENIRS D'UNE FAMILLE DE HARKIS

Le mouchoir que l'on trouve dans le dernier espace d'exposition, a été confié un jour à Farid Haroud. Comme témoin d'une partie de la vie de son père, qui fut Harki pendant la guerre d'Algérie, période douloureuse dont il ne fut jamais question avant la confrontation à ce bout de tissu.

Lorsque Farid apprend que le mouchoir qu'il vient de découvrir a été brodé par son père, les questions suscitées chez lui sont nombreuses. Comment un père qui ne sait ni lire ni écrire, peut-il inscrire son histoire ? Et pourquoi découvre-t-il vingt ans après ce pan de la vie de son père ? En tant que fils, il décide alors de broder lui-même un mouchoir pour retracer le parcours de son père. En tant que réalisateur, il tourne un documentaire sur ce cheminement, à la croisée des mémoires, pour retracer celui de tous les Harkis, devenu un 52 minutes intitulé "Le Mouchoir de mon père" (qui fut d'ailleurs présenté dans le cadre du festival "Ethnologie et Cinéma"). "Parce que quand vous êtes réalisateur et que vous découvrez cela, qu'est-ce que vous voulez faire ? Rester assis et attendre que la pluie tombe ? Non. On prend un stylo et on écrit très vite deux ou trois pages. Et on se rend compte qu'il y a une belle histoire à raconter. Alors, il se trouve que c'est la vôtre. Mais il y a quand même une histoire et on la raconte..."

Une histoire qui commence en 56. Après avoir passé quelques années en France, son père, Khélifa Haroud, retourne en Kabylie. Fief insurrectionnel du FLN au cœur duquel il passera de "l'autre côté" en s'engageant dans le 28^{ème} bataillon de

chasseurs alpins. Ce "choix" lui vaudra d'être arrêté après le vote pour l'indépendance de l'Algérie. Pendant les cinq années qui suivront, il sera donc "trimballé de prisons en prisons". Huit au total. Après 9 mois de transferts, Khélifa Haroud est incarcéré à la Maison-Carrée. Et c'est là que, "pour ne pas oublier", avec l'aide d'un compagnon de cellule qui lui trace les mots, Khélifa Haroud brode son mouchoir. Sur un bout de tissu déchiré dans sa chemise, grâce à une clé d'ouvre-boîte élimée et des fils tirés de ses tenues, il pique de fils rouges et verts les noms qui soutiennent son existence : le sien, celui de sa femme et celui de ses enfants... "Sadia" notamment, née en même temps que l'indépendance et morte de faim à neuf mois. Celui des camps d'incarcération aussi et puis "cette phrase assez terrible" : "J'ai été arrêté le 15 juillet 1962."

Le fil de l'histoire ne s'arrêtera pas aux franges de ce mouchoir pour Farid. Grâce à des recherches entreprises aux quatre coins de la parole, il en poursuit la reconstitution. Sa mère, sa sœur, son frère, lui en redonnent les étapes essentielles. Fin septembre 67, puisqu'il n'y a "plus de confiance" possible en Algérie, ils embarquent pour une traversée à bord du "Méditerranée". De l'autre côté de cette mer, sur le port de Marseille, les rails toujours présents témoignent encore de cette époque où les trains emmenaient ensuite les Harkis, la nuit tombée, jusqu'au camp Sainte-Marthe ou au Muy. Puis le lendemain, jusqu'à la gare Saint Charles où ils prenaient d'autres trains, jusqu'à Avignon, pour terminer dans le Gard. Au Château de Lascours précisément qui abritait un service administratif de reclassement par

lequel tous les Harkis transitaient depuis 65. En tout, ils seront près de 40 000 à passer par le Château entre 65 et 67. Lorsque la famille Haroud y arrive, un baraquement précaire constitue pour eux une véritable "maison". "Un changement extraordinaire" d'après son frère, puisqu'ils y trouvent également de la nourriture. Cette halte, "dont ils ne voient pas le côté négatif sur le moment", est appréciée ; l'inquiétude étant plutôt liée à "la crainte d'être lâché dans la nature". Comme tous les autres, ils ne quitteront l'endroit qu'après avoir obtenu la nationalité française et un travail. Khélifa est alors

employé par les Eaux et Forêts (devenue ONF en 66) comme 1400 autres personnes, chargées de l'entretien des forêts méditerranéennes. Logés dans 75 "hameaux" construits à cet effet et "soumis à une organisation quasi militaire", ils dorment sur des cartons, sans chauffage. "Un jour, il a bien fallu admettre que ce n'était pas un hameau mais un camp, dont mon père a finalement décidé de partir". Le départ de Rians est un nouveau "déracinement". Sa femme et ses enfants y avaient malgré tout tissé des liens et posé des repères. Mais, poussé par la nécessité de "partir loin et de tout recommencer à zéro pour devenir un immigré comme un autre", Khélifa emmène finalement sa famille jusqu'à Vienne, d'où ils ne partiront plus. Farid finira par lever le mouchoir sur cette histoire, face à son père. Qui lui expliquera alors qu'il l'a fait comme un peintre fait un portrait. "Après, on l'accroche au mur et on se souvient de ses sentiments". Farid avoue aussi que petit, il avait été fasciné par le "Comte de Monte Cristo". Et qu'au quotidien, il avait vécu sans le savoir aux côtés d'un détenu. Pris finalement d'un "doute peu glorieux" sur le rôle de son père : "Était-il un héros ou un traître ?..." "Ni l'un ni l'autre. Il avait fait le choix de la survie." ■



**ON PEUT
BRODER
DES HISTOIRES
OU BRODER
SON HISTOIRE...
« QUAND
VOUS ÊTES
RÉALISATEUR
ET QUE VOUS
DÉCOUVREZ
CELA, QU'EST-
CE QUE VOUS
VOULEZ FAIRE ?
RESTER ASSIS
ET ATTENDRE
QUE LA PLUIE
TOMBE ? »**



Club motos, affiche et clémentines

LE MOTO CLUB D'ALGER

Choisie parmi des centaines d'autres collectées pour les besoins de l'exposition, c'est la photo d'un repas du Moto Club d'Alger, en 1947, qui constitue l'illustration de base du visuel de l'exposition. Au centre, Roland Assante de Staouéli, passionné de sports mécaniques, plusieurs fois champion de moto, aujourd'hui retraité à La Seyne-sur-Mer. Que lui-même et son neveu, Gilbert

Ciancio de Seyssins qui confia cette photo au Musée dauphinois, trouvent ici la reconnaissance de son équipe.

LA CLÉMENTINE

Si la Société horticole d'Alger baptise ce fruit clémentine en 1902, c'est en l'honneur de son découvreur, le père Clément (Vincent Rodier 1829 - 1904). Ce fruit sans pépin, d'une saveur douce et musquée, fut issu, dans la région d'Oran, de la pollinisation réussie d'une fleur de mandarinier par du pollen d'orange.

Alimenté, dans ce premier numéro, par des remarques sélectionnées dans le Livre d'or des visiteurs, ce courrier constitue d'ores et déjà une précieuse source d'indications pour améliorer les présentations et les services du musée.

Le courrier des visiteurs



Très beau musée mais peu accessible. Il manque un arrêt à la navette du Rabot pour l'entrée du musée, non accessible pour les personnes âgées. Tout le monde n'a pas une voiture • T.

Sachez que nous nourissons l'ambition non seulement de faire descendre l'entrée du musée sur le quai de l'Isère mais d'en permettre la visite en fauteuil roulant. Souhaitons que nous puissions bientôt vous annoncer la réalisation de ce grand projet.

Très beau musée. Moi qui en visite des dizaines par an (et également de nombreuses expositions temporaires), rares sont les très beaux musées (combinant un cadre agréable, une mise en valeur parfaite, une collection extraordinaire) en France. Deux points à

soigner : l'accès depuis le centre ville (peu facile pour les personnes âgées) et la restauration (il manque une cafétéria). Les deux expositions temporaires étaient de même qualité que les collections permanentes. Je ne peux rien ajouter sinon que j'étais très emballé • G.

PS. Autre point noir : je voulais acheter des ouvrages mais n'avais pas d'autres formes de paiement que la carte de crédit. Dommage !

Merci d'insister sur la difficulté d'accès. Quant à l'installation d'une cafétéria qui pose quantités de problèmes (statuts, rentabilité, normes sanitaires, sécurité...), sachez que nous n'y renonçons pas, bien au contraire. Pas plus que nous nous sommes résignés à refuser le paiement par carte de crédit. Il sera effectif d'ici quelques semaines.

Concernant les indications du décor du retable, il semble que vous confondiez la Visitation et l'Annonciation • G.

Vous avez raison et nous allons rectifier cette erreur car c'est bien évidemment la visite que rend Marie à sa cousine Elisabeth, enceinte de Jean Baptiste (Luc 1, 39-56) qui est représentée sur le retable. Cette scène, dite de la Visitation, est par ailleurs à mettre en relation avec le nom que François de Sales donne à l'ordre qu'il crée, pensant dans un premier temps que les femmes qui y entrent iront rendre visite aux malades et aux pauvres.

Expositions toujours très intéressantes et remarquablement présentées. Dommage quand même qu'on puisse encore regretter un éclairage quelquefois insuffisant et une signalisation

peu lisible. Peut-être faudrait-il préciser aussi sur des panneaux que les commentaires doivent se faire à voix basse pour ne pas gêner les autres. Certains se croient dans leur salon ! • C.M.

Caresser les objets d'un léger rayon lumineux afin d'en révéler les qualités esthétiques n'est pas toujours compatible en effet avec un éclairage efficace des notices mais nous allons essayer de faire mieux.

Originaire de Vienne, je suis fier de voir le PACATIANUS (en mille morceaux, reconstitué par souscription à Vienne dans les années 1960) en si bonne place. Regardez-le, il est superbe et vaut la visite à lui tout seul (...) • V.

Merci, en rappelant cette souscription, de souligner l'intérêt des habitants de Vienne

pour la restauration et la mise en valeur de leur patrimoine. Votre fierté vous honore.

Mon seul regret, concernant votre superbe musée, c'est qu'il n'y ait pas, en permanence, une petite expo. sur les Hache, qui font partie de l'image de Grenoble et dont l'exposition, il y a quelques années, donne envie de voir leurs œuvres. B.

Proposer deux à trois nouvelles expositions chaque année ne permet évidemment pas de conserver même une partie des précédentes. Ce que vous regrettez à propos des Hache, d'autres le disent aussi des gantiers ou des chartreux. Mais rassurez-vous, nous n'avons pas pour habitude de laisser longtemps dormir dans les réserves les plus belles pièces de nos collections. Patience !

Expo. transhumance, belle et intéressante mais pour toutes les expositions, il manque des sièges. Pas un seul au 1er niveau, quelques tabourets et fauteuils au 2ème. Il y a quelques semaines, j'ai déploré une fois de plus le manque de sièges à l'expo. Les Allobroges. Je ne suis pas la seule à le dire et le regretter. C'est une grave lacune. Toutes les expos qui se succèdent sont pleines d'intérêt mais toujours les sièges manquent. • M.R.

Vous avez raison d'insister sur le manque de sièges. Nous veillerons désormais à ce qu'il y en ait davantage et si c'est encore insuffisant, ne vous lassez pas de nous le redire.



... sur les traces de 2 éleveurs, 2 bergers, et 2200 moutons

TRANSHUMANCE - ÉTÉ 1951

En 1951, Maurice Moyal et Marcel Coen, respectivement journaliste et photographe, décident de suivre une transhumance pédestre pour en témoigner... Ils embarquent donc avec une petite troupe de deux éleveurs (les frères Chemin) et leurs deux bergers, autour de 2200 Mérinos d'Arles. Une aventure qui les mènera de la plaine de la Crau à la haute vallée de la Tinée et dont ils ne mesurent sans doute pas l'ampleur avant de "faire la route". Parce qu'il s'agira de l'une des dernières grandes transhumances pédestres depuis la plaine de la Crau, même s'ils l'ignorent encore. Parce que ce sera pour eux une épreuve et une expérience forte. Parce qu'enfin les photographies et les notes qu'ils en ramèneront, constitueront des documents ethnographiques d'une grande qualité autant qu'une approche sensible du monde alpin et provençal. 50 ans plus tard, Guillaume Lebaudy et Patrick Fabre, ethnologue et ingénieur d'élevage, se retrouvent sur leurs traces. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps, tout comme ils connaissent les photos de transhumance de Marcel Coen, pour les avoir vues dans plusieurs ouvrages. Et puis, au hasard d'une rencontre avec un bouquiniste qui connaît Marcel Coen, d'une conversation autour d'une exposition de Guillaume en cours de préparation et d'un certain nombre d'autres coïncidences, Patrick, Guillaume et Marcel Coen se retrouvent autour d'une table de bistrot sur le Vieux-Port de Marseille. "Ce jour-là, Marcel est de bonne humeur, il a une mémoire étonnante, il nous apprend beaucoup de choses..."

Les lieux retraversés

L'idée d'une exposition commune leur vient alors assez vite. Informés par Coen de l'existence du récit de son compagnon de route Maurice Moyal, ils se le procurent... Il leur permettra de faire

coïncider textes et photos afin de reconstituer cette fameuse transhumance. Mais le texte est en anglais et la traduction engagée par Guillaume est lente et difficile. Il s'agit là de sa "première transhumance". Elle est double puisqu'elle recouvre une "transhumance de la langue et un parcours imaginaire". Quant à la deuxième, il l'entreprend avec Patrick, en voiture, sur la route empruntée 50 ans plus tôt par le troupeau Chemin. Elle s'avère exaltante et pénible à la fois, comme elles le sont toujours. Dix heures de route à 40 km/h, la joie des paysages reconnus, les chemins identifiés... et puis les klaxons pressés et la neige qui les oblige à mettre un terme à leur périple. A Bayasse. Le reste, Patrick le fera à pied l'été suivant, jusqu'à l'alpage de Restefond. Ces lieux, ils les retraverseront souvent pour compléter leurs informations et de nombreuses rencontres ponctueront ces pérégrinations. C'est ainsi qu'ils croisent plusieurs descendants des bergers. Et puis cette vieille dame de 80 ans, retrouvée derrière ses fourneaux, qui n'est autre que la jeune femme au milieu de la photo de groupe de Fours-Saint-Laurent. Souvent, ce sont les bergers actuels qui les renseignent sur les identités des visages photographiés. Parfois, ils sortent eux-mêmes de vieilles photographies de leurs albums. L'une d'entre elles, tirée d'un portefeuille, est signée Marcel Coen. Etrange recouplement des mémoires...

Les marques d'une transhumance

Et les surprises s'accumulent. Comme cette "gravure" de Marius Bruna (qui lui aussi transhumait depuis la plaine de la Crau au début des années 50). Une gravure qui n'est pas, comme à l'ordinaire, taillée dans le bois ou la pierre, mais creusée à même le sol dans la montagne.

Une trace immense. Une folie des grandeurs?... Non. Les bergers pèsent leurs gestes. Marius racontait souvent qu'un jour d'orage, le troupeau affolé avait failli le précipiter du haut de la falaise. Jurant que s'il s'en sortait, il descendrait à Bousiéyas "faire brûler un cierge." Brûler un cierge et graver la montagne. Alors l'empreinte est là... Et puis il y a les objets. Les marques des troupeaux et la veste de François Chemin. "Quand on nous l'a sortie d'une armoire, nous étions très très émus..."

Enfin il y a cette porte gravée par son frère, Jean Chemin, abandonnée dans un coin, à côté de la cabane de la Bräisse. Qu'il faut redescendre à tout prix. Ils la descendront le lendemain, au terme d'une nouvelle épopée qui leur laissera un trésor sous les bras et des échardes plein les mains. L'aventure de la transhumance aura marqué chacun d'entre eux. Les bergers, "qui se souviennent encore des deux hurluberlus embarqués dans cette transhumance de 1951". Marcel Coen et Maurice Moyal, qui en ont tous deux gardés des impressions fortes. Et les deux commissaires d'exposition qui ont à leur tour été démangés par la laine... Guillaume a effectué l'année dernière sa "troisième transhumance" avec un troupeau du Var. 12 jours, 200 km, la chaleur et le manque de sommeil... "Une expérience fondamentale, qui se résume à peu de choses pourtant et qui donne l'impression que rien n'a changé". Patrick lui, ne devrait pas tarder à s'embarquer derrière un troupeau. Quant à l'exposition, elle est transhumante... Après avoir "profité" de plusieurs lieux d'exposition, elle retournera donc vers sa "terre d'origine", à Saint-Dalmas-le-Selvage, en haute Tinée.



L'Histoire racontée aux enfants



" SA ME FAIT PENSER À ... "

La " colonisation " et a fortiori " la décolonisation " restent des notions difficiles à appréhender pour les enfants.

Pourtant, malgré la complexité des enjeux (politiques mais surtout humains) des relations franco-algériennes, nous avons tenté d'aborder l'histoire commune de ces deux pays avec la classe de CE1-CE2 de Céline Sérillon et la classe de CM2 de Christian Veyret de l'école Alphonse Daudet de Charvieu-Chavagneux. Nous l'avons donc fait à travers deux ouvrages, qui restreignent et simplifient cette histoire sans jamais la trahir. Il s'agit tout d'abord de *Wahid*, lu dans les classes élémentaires et de *Quand ils avaient mon âge...* présenté aux élèves de CM2.

" IL Y AVAIT UN PAYS : L'ALGÉRIE. IL Y AVAIT UN PAYS : LA FRANCE "



C'est ainsi que débute l'album *Wahid* écrit par Thierry Lenain et illustré par Olivier Balez, édité par Albin Michel Jeunesse. Les deux grands-pères de Wahid, Maurice et Habib, se sont affrontés durant la guerre d'Algérie. Chacun d'entre eux a un enfant, Thierry et Assia, qui deviendront eux-mêmes les parents du petit Wahid. A travers cette histoire, plusieurs réalités fortes sont abordées : un conflit à une origine, une fin et surtout une suite, qui peut tendre à la réconciliation. C'est d'ailleurs ce que suggère la ligne d'horizon tracée par l'illustrateur, tendue

du début à la fin de l'ouvrage. Une ligne harmonieuse, éclatée ou déplacée et parfois à reconstruire, mais permanente.

De manière très claire, *Quand ils avaient mon âge, Alger 1954-1962* de Gilles Bonotaux et Héléne Lasserre, paru chez Autrement jeunesse, présente la vie de quatre enfants, Jean-François, Khellil, David et Youssef et l'évolution de leurs relations tout au long de la montée du conflit. Représentatifs des enfants musulmans, des fils de Harkis et de Pieds-noirs, leurs dialogues, souvent percutants, semblent être "pris sur le vif" et amènent les enfants à se référer au lexique, très complet. Quant aux illustrations, elles se veulent très réalistes et contiennent de nombreux détails incitant à la curiosité. La couverture notamment, suscite un intérêt tout particulier chez les enfants.

CE1- CE2 : ce qu'ils en disent

A la suite de la lecture de *Wahid*, qui les a fortement intéressés, les enfants ont pu écrire leurs impressions librement. Ils ont essentiellement réagi sur les différentes origines des parents qui les renvoyaient souvent à leur propre histoire. " *Mon papa est espagnol et ma maman est kabyle* ". " D'origine... ? ", " De nationalité... ? " : les deux notions ont fait remonter l'idée d'appartenance à un pays. " *On est du pays où l'on naît !* ", entendra-t-on. Une intervention spontanée qui se réfère peut-être à la règle administrative mais qui en dit également long sur le lien viscéral qui unit chacun à sa terre natale... Enfin d'autres questionnements ont émergé, à mi-chemin entre la naïveté et la philosophie : " *Pourquoi cette guerre s'est passée ?* ", " *Pourquoi les Français voulaient un pays plus grand ?* "

Quoi qu'il en soit, les enfants ont une vision pacifiée de ce conflit. Pour l'un d'entre eux, l'Algérie et la France se sont " ronconvertis ". Et si le néologisme n'est pas très clair, il est connoté de manière très positive. Enfin, ils furent très nombreux à réagir sur " la scène du baiser ". Qui les a beaucoup amusés (comme l'avait prédit la maîtresse " *Là, ils vont claquer !* ") mais aussi beaucoup touchés. Janna, elle, a conclu que " Ce n'est pas une bêtise de tomber amoureux. Au contraire, l'amour c'est plus fort que la guerre ". *Wahid*, ouvrage simpliste et caricatural ? Non, efficace.

CM2 : ce qu'ils y lisent

Avec les cours moyens, la montée des tensions durant le conflit, la position de chacun durant cette période, le rapatriement des Pieds-noirs et des Harkis à l'issue de la guerre, ont été abordés de manière beaucoup plus précise. Les trois planches qui leur ont été distribuées présentaient des situations différentes. Une scène de franche camaraderie en mai 59, une discussion l'année suivante dans laquelle David présente les militaires comme étant " gentils " face à Youssef qui les perçoit tout autrement. Et le départ de trois d'entre eux, en 62. Sur leurs impressions, de manière générale, les enfants répondent que " c'est bien expliqué ". Ils ont pu reformuler et interpréter ce qu'ils avaient lu et les points principaux, (le rôle du FLN, celui de l'OAS, la position des Pieds-noirs et des Harkis) avaient été compris par la plupart. " *La famille de Khellil, elle n'avait pas le choix. Ils étaient obligés de rentrer à cause du*

PROCHAINES EXPOS

Patrimoine en Roussillon

L'ÉQUIPE DE LA CONSERVATION DU PATRIMOINE DE L'ISÈRE S'EST PENCHÉE EN 2001-2002 SUR LE CANTON DE ROUSSILLON. UNE CAMPAGNE D'INVENTAIRE Y A ÉTÉ ENTREPRISE, AU COURS DE LAQUELLE LA VISITE DE CHACUNE DES COMMUNES A PERMIS D'EN RÉVÉLER LA RICHESSE ET LA DIVERSITÉ. ET SI UNE ATTENTION PARTICULIÈRE A ÉTÉ PORTÉE AUX SITES MAJEURS, CHAPELLES, FONTAINES ET AUTRES FOURS N'ONT PAS ÉTÉ NÉGLIGÉS. TOUT CELA SERA DONC À DÉCOUVRIR DE SEPTEMBRE À DÉCEMBRE PUISQUE LES RÉSULTATS DE CET INVENTAIRE FERONT L'OBJET D'UNE EXPOSITION.

A PARTIR DE DÉCEMBRE 2003

Vies à vies (TITRE PROVISoire)

BERRIAT À GRENOBLE ET TERÉZVAROS À BUDAPEST, DEUX QUARTIERS ABORDÉS SOUS UN ANGLE ETHNOLOGIQUE ET SOCIOLOGIQUE, POUR TENTER DE SAISIR CE QUI CONSTITUE LEUR IDENTITÉ. LES PHOTOGRAPHIES, ENTRETIENS ET SOURCES SCIENTIFIQUES AMÈNENT EN EFFET À LA CARACTÉRISATION DE CES DEUX QUARTIERS, À LA FOIS " POPULAIRES " ET MODERNES, EN DRESSANT AINSI UN PORTRAIT DONT SE DÉGAGE, PAR-DELÀ LES IMPRESSIONS, UNE CERTAINE LOGIQUE. L'EXPOSITION SERA INAUGURÉE LE 13 OCTOBRE.

A PARTIR DU 17 OCTOBRE 2003

ET TOUJOURS

Les Allobroges

GAULOIS ET ROMAINS DU RHÔNE AUX ALPES JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE 2003

Gens de l'Alpe

La grande histoire du ski

FLN. Et celle de Jean-François devait partir aussi à cause de l'affiche de l'OAS qui disait " *Ni valise ni cercueil : un fusil, une patrie !* " Alors ils ont fait leurs valises et ils sont venus en France." Comprenant finalement la tristesse des quatre enfants forcés de se séparer. Dans le couloir, à la sortie du cours, la remarque la plus encourageante venait sans doute d'un dialogue très libre entre deux élèves : " *Moi, j'ai bien aimé ce livre. Je vais tout lire, je crois.* "

LE JOURNAL DES EXPOSITIONS

Numéro 1 • Mai 2003

Directeur de la publication Jean-Claude Duclos
Coordination Marianne Taillibert
Rédaction Audrey Passagia
Conception graphique Hervé Frumy
Réalisation graphique Francis Richard
Crédit photographique Page 1 Repas du Moto-Club Gilbert
Ciancio Pages 2-3 Prise d'Alger Musée de la marine,
Marseille. Affiche centenaire de l'Algérie CAOM, Aix-en-
Provence. Horlogerie Métert et Garage Pastor Louis Métert.
Bataille d'Alger ECPAD, Ivry-sur-Seine. Bus Henri Bourgeois.
Militaires ECPAD, Ivry-sur-Seine Pages 4-5 Rapatriement
Pierre Domenech. Valse Solène Paul. Mouchoir Daniel
Pelligra Pages 6-7 Repas du Moto-Club Gilbert Ciancio.
Transhumance Marcel Coen Page 8 Enfants Audrey Passagia
Imprimerie des Deux-Ponts, Gières • Tirage 10 000 ex.
Dépôt légal : 2^{ème} trimestre 2003 • ISSN : en cours



Musée dauphinois

Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10 h à 18 h, du 1^{er} octobre au 31 mai et de 10 h à 19 h, du 1^{er} juin au 30 septembre

30 rue Maurice Gignoux
38031 Grenoble cédex 1
Téléphone 04 76 85 19 01
Télécopie 04 76 87 60 22
www.musee-dauphinois.fr